

# 1

Je ne voulais pas le voir, ce défilé. Je l'avais dit et répété à Charles, au cours de nos nombreuses discussions. Combien de fois lui avais-je rappelé que je méprisais le principe même de cette opération ? Pourquoi une démocratie serait-elle obligée d'organiser une telle démonstration militaire ? Comme si elle avait besoin de faire peur à ses voisins... À l'époque actuelle, qui espérait-on impressionner ?

Cela faisait bien longtemps que mon frère avait renoncé à me convaincre. Il s'était contenté de me demander de regarder la parade pour lui. Après tout, on n'a pas tous les jours l'occasion de voir son frère défiler à la télévision...

Charles m'avait appelée la veille pour me donner le programme. Les hélicoptères de son groupe, escadrille ou n'importe quelle appellation militaire, décolleraient bien avant l'heure de passage sur les Champs-Élysées. Ils se mettraient en position et survoleraient la banlieue, ma banlieue, en attendant le moment précis.

Je ne fus donc pas surprise en entendant le bruit des rotors au-dessus de ma tête, vers 9h30. Charles m'avait promis qu'il passerait s'assurer que j'étais bien éveillée. Comme si je devais apprécier un tel vacarme !

Je résistai à l'envie de me précipiter à la fenêtre pour les regarder. De toute manière, je n'avais pas besoin de voir, Charles m'avait tout expliqué ! Les cinq hélicoptères Gazelle volant

en chevron, celui de mon frère au bout de l'aile gauche. Ils navigueraient ainsi pendant environ deux heures avant de se présenter au-dessus de la grande Arche de la Défense.

J'avalai un bol de céréales dans la cuisine, puis j'allumai la radio pour me donner le tonus dont je manquais. Je pensai à mon portable que j'avais éteint la veille en me couchant. Je savais pertinemment que Charles m'avait appelée avant de décoller.

Il m'avait envoyé un SMS : « Regarde-moi, petite sœur. C'est pour nous que je le fais ». Toujours le même débat... La fameuse intégration ! Fallait-il qu'un fils d'immigrés Algériens participe à un défilé militaire pour améliorer notre sort quotidien ? Combien d'heures avions-nous discuté sur ce sujet ? Charles était un idéaliste. Il croyait sincèrement que sa présence servirait d'exemple. Je ne parvenais pas à partager son optimisme.

Les jours de mauvaise humeur, je lui rappelais le mal que nous avait causé l'engagement de notre grand-père dans l'armée française. Mais même cet argument ne parvenait pas à calmer son ardeur. Charles était toujours d'un optimisme désarmant.

J'entrepris de ranger l'appartement. Je ne m'y étais pas résolue depuis des semaines. Peut-être l'importance du moment m'y incitait-elle...

Je jetai un coup d'œil à l'horloge du four à micro-ondes. 10 : 20. J'avais une heure avant le passage de Charles. Cela me laissait largement le temps ! Je souris en pensant que je ne résisterais pas. Bien sûr, je regarderais le défilé ! Quitte à ne pas l'avouer, pour ne pas perdre la face...

Mon ménage était rapide, je n'habitais pas un palace. Juste un studio avec cuisine, que j'occupais depuis moins d'un an, dont la superficie ne dépassait pas les 25m<sup>2</sup>. Bien assez pour moi ! Fenêtre ouverte pour faire entrer le soleil et aérer le séjour, je m'activai, dans mon habituel jogging, parfaite tenue pour le nettoyage. Je mis dans un sac les vêtements entassés, en attendant d'aller à la laverie. Je jetai les prospectus qui traînaient, en provenance de ma boîte aux lettres...

Une fois l'aspirateur passé, j'allumai la télé, en prenant soin de couper le son. Je lui préférais la musique émanant de la chaîne. Sur l'écran, des marins paraient avec leur tenue bleue si distinctive.

Je m’amusai du décalage entre le défilé et la bande son de mon appartement, une chanson au rythme électro assez tonique. Pas très militaire, tout cela !

11h12. Des espèces de camions roulaient bien alignés. Difficile de dire à quoi ils pouvaient bien servir... Ils ressemblaient à ces jouets radioguidés que les garçons prennent un malin plaisir à envoyer contre les murs pour les voir repartir dans une autre direction. L’armée en faisait-elle le même usage ?

Suivait un camion-citerne en tenue de camouflage. Décidément, je ne regrettais pas de découvrir un tel programme ! Je m’amusai à chercher quel pouvait être l’intérêt de repeindre ainsi une citerne... Pour indiquer aux combattants adverses que le camion qui se traînait sur la route était un véhicule militaire et qu’ils pouvaient donc le bombarder sans avoir à redouter les foudres des observateurs civils ? Je ne maîtrisais pas ce type de subterfuge.

11h20. L’heure approchait, l’impatience montait en moi. La tension des grands moments. Celle que je ressentais à l’entrée sur la piste avant une course importante. Charles m’avait dit qu’il apparaîtrait après les pompiers. Je restai donc debout devant l’écran, attendant avec nervosité l’arrivée des hélicoptères. Le réalisateur, lassé des camions, nous les montra au loin, au-dessus de la Défense. Quelques centaines de mètres au-dessus de moi. Je repérai aussitôt la position de Charles. Je souris. J’étais contente pour lui. Peut-être même fière...

Je filai couper le sifflet à la chaîne qui continuait à diffuser une musique bien trop sautillante pour un tel instant. La télécommande dans la main, je mis le son du téléviseur. Les commentateurs étalaient tranquillement ce qu’ils faisaient passer pour leur culture personnelle. Charles m’avait raconté que l’armée fournissait des dossiers de presse contenant une documentation telle qu’un enfant de 12 ans aurait pu tenir l’antenne toute la matinée. Il soutenait que même moi, j’en serais capable. Pas sûre pour autant que l’armée aurait apprécié ma vision...

À l’image, une énorme abeille à pales me rappelait les films de guerre américains. N’était-ce pas avec ces hélicoptères qu’ils évacuaient les blessés du Viêt-Nam ?

Cet horrible monstre mécanique était bien plus imposant que le « modèle » de Charles et volait seul devant les autres. L'armée ne disposait-elle que d'un seul exemplaire ou cherchait-elle à montrer son caractère unique pour le vendre aux armées du monde entier ?

Je ne m'attendais pas à un si grand nombre d'appareils. De types différents, leur chorégraphie était parfaitement réglée. Le réalisateur changeait souvent de caméra, m'empêchant de repérer Charles. D'autant qu'à mes yeux, presque tous les hélicoptères se ressemblaient. Ils pourraient faire des efforts pour me montrer davantage mon frère, tout de même ! Rien que pour moi !

— Mais... !

Je tressaillis en entendant la réaction étouffée du commentateur. Il y avait un problème. Le réalisateur eut besoin d'une ou deux secondes avant de parvenir à montrer ce qui causait une telle stupéfaction. Un hélicoptère semblait en difficulté dans le ciel de Paris. Il ne volait plus avec les autres, mais piquait dangereusement du nez. Il était penché sur la droite, comme si ce côté pesait trop lourd. Les pales étaient loin de leur axe horizontal habituel.

J'avais déjà vu les prouesses acrobatiques des pilotes d'hélicoptères lors de meetings aériens où Charles m'emmenait, ou plutôt me traînait, mais je savais que ce n'était pas le cas ici. Le pilote était en danger, et j'étais terrifiée à l'idée qu'il ne parvienne pas à reprendre le contrôle de son appareil...

Était-ce une Gazelle ? J'en avais la conviction. Pourtant, il était difficile de le déterminer avec certitude tant la position inclinée gênait l'identification. La ressemblance était forte, malgré tout. Ce devait en être une, je le sentais. Elle était sortie de son rang ; on ne pouvait connaître sa position dans le chevron. Et donc confirmer s'il s'agissait de l'appareil de Charles.

Je ne respirai plus, les yeux rivés sur l'appareil que la caméra tentait, tant bien que mal, de suivre. Il piquait vers le sol, tordu vers la droite. Sa trajectoire semblait rectiligne, comme si le pilote ne parvenait pas à empêcher la chute de son hélicoptère. Je l'y encourageai, les dents serrées, comme si j'accomplissais un effort pour l'aider.

Comme des millions de Français au même instant, je retins mon souffle, priant pour qu'un miracle ait lieu sous nos yeux et que le pilote redresse enfin son appareil.

— Oh, mon Dieu, gémit un des commentateurs...

Le réalisateur eut à peine le temps de changer de caméra pour montrer la tribune officielle. Le Président Philippon avait quitté son siège sur le devant de l'estrade. Il était désormais encadré par deux gardes du corps qui venaient de le rejoindre. Ils le pressaient de s'éloigner. Derrière eux, les ministres présents se levaient également, le visage empli d'angoisse. Ils n'eurent toutefois pas le temps de s'enfuir. L'hélicoptère s'écrasa sur la tribune à l'instant où le président s'écartait pour chercher du refuge.

L'explosion emplit toute l'image. Je fermai les yeux. Comme des millions de téléspectateurs, je ne pouvais admettre ce que je voyais. Quel effroyable accident ! Mais même les yeux clos, je continuai à voir des flammes danser dans ma tête. Avec le visage de Charles qui s'imposait. Non. Pas lui !

— Oh non, mon Dieu, répétait sans cesse le commentateur, sans que son collègue soit capable d'émettre le moindre son.

Mon Dieu ! Moi aussi, j'étais prête à m'en remettre à lui. Quel qu'il soit. Allah, Dieu, n'importe quel autre avatar pourvu qu'il fasse en sorte que Charles n'ait pas été dans cet hélicoptère.

Je me laissai tomber sur la moquette, mes jambes étaient incapables de me porter. Je tremblai de tout mon long. Les premières larmes emplirent mes yeux, embrumant ma vision de la télévision.

Je pouvais à peine respirer. Je jetai un œil vers la fenêtre, à la recherche d'un souffle d'air qui m'aurait aidée. Je n'étais pas capable de me lever pour aller jusque-là. Je me contentai de regarder machinalement mon téléviseur, sans comprendre ce que j'y voyais.

Sur l'écran, après les premières secondes de stupeur où l'on avait cadré la tribune en flammes avec les restes de l'hélicoptère au premier plan, le réalisateur avait décidé de prendre du recul. Des plans plus larges permettaient de voir les secouristes se précipiter. Ils couraient dans tous les sens aux abords de la tribune. Des militaires, des pompiers... Je sursautai alors qu'une nouvelle explosion retentit, attisant encore les flammes. L'ensemble de la tribune prenait feu. Je fermai à nouveau les yeux, incapable de supporter ces horreurs.

Je balayai les larmes d'un revers de la main, puis dégageai la mèche qui venait se placer devant mes yeux. Je me répétais toujours les mêmes mots, refusant de croire ce qui se déroulait devant moi.

Les plus chanceux des invités, les sans grades que l'on avait installés sur les bords de la tribune, étaient évacués, le plus souvent en état de choc. Des personnes couraient vers la partie encore épargnée, sur la droite de l'image. Penchés en deux, la main devant le visage pour éviter de suffoquer, ils fuyaient. Un homme donna l'exemple et sauta du haut de la tribune. Plus question de rejoindre les marches trop proches des flammes. Il fut suivi par d'autres officiels. Des hommes en uniforme les accueillirent, guettant sur le côté que le feu ne se propageait pas dans leur direction. Ils relevaient ceux qui chutaient, soutenaient les blessés pour les aider à partir.

En s'éloignant, les survivants aux costumes et robes salis par le feu, le visage défait, regardaient derrière eux le spectacle atroce de l'hélicoptère encastré dans la tribune. Je ne pouvais supporter une telle vue, imaginant la présence de mon frère... Je soufflai un grand coup pour tenter de maîtriser mes nerfs.

Les lances à incendie étaient déjà au travail. Elles concentrèrent d'abord leur action sur l'endroit où l'hélicoptère s'était écrasé. Une épaisse fumée noire rendait l'atmosphère irrespirable sous la charpente de la tribune. Celle-ci donnait des signes de fatigue, des morceaux de la structure tombant sous l'effet de la chaleur.

D'autres pompiers se mirent en action pour asperger de mousse l'ensemble de la tribune. Qu'en était-il du pilote de l'hélicoptère et son copilote ? Charles ou un autre... ? Il n'y avait aucun espoir, je le savais. J'étais anéantie. Je ne pensais qu'à mon frère, au risque de l'avoir perdu, à cet instant où l'hélicoptère s'était écrasé sur la tribune. La violence du choc ne me quittait pas. C'était toujours cette image que je voyais alors que la télévision montrait ses conséquences.

Mon téléphone portable sonna. Mon regard passa dessus pour revenir à l'écran de télévision dont je ne pouvais me détacher. Cette sonnerie confirmait malheureusement que je n'étais pas en plein cauchemar.

— Et merde !

Le numéro affiché était celui de ma mère.

— J'arrive, soufflai-je dans l'appareil, sans même laisser à mon interlocutrice le temps de prononcer le moindre mot.

Je raccrochai aussitôt. Je ne voulais pas lui parler. Pas maintenant. Je savais pourquoi elle appelait. Elle avait tout vu et, elle aussi, elle redoutait pour Charles... Je n'avais pas de réponse. Seulement la même certitude, impossible à expliquer : c'était bien lui !

Je restai encore de longues minutes effondrée, à deux mètres de l'écran de télévision. Un plan large des Champs-Élysées montrait une scène de désolation. Le public, poussé par la terreur, avait retiré les barrières et s'était répandu sur l'avenue. On voyait au loin ce qui restait de la tribune et de l'hélicoptère, masqué par les secouristes. C'en était déjà trop pour moi. Je ne pouvais me défaire de la vision de Charles aux commandes de cet appareil... Une épaisse fumée noire s'élevait dans le ciel bleu.

Un journaliste reprit les choses en main depuis un studio, relayant ses deux collègues figés par l'horreur à laquelle ils venaient d'assister. Le nouveau venu, un vieux briscard expérimenté, à la tenue aussi inexpressive que son regard, promit des explications, des nouvelles du président Philippon, ainsi que le nombre de victimes... J'avais surtout le sentiment qu'il cherchait à tenir l'antenne sans faire subir aux spectateurs la monstruosité du direct. Pour ma part, je ne parvenais pas à oublier l'image de l'explosion, à l'instant où l'appareil avait heurté la tribune, s'enflammant aussitôt.

On diffusa à nouveau les images que j'avais vues quelques minutes auparavant. L'hélicoptère quittait brusquement sa trajectoire. Il s'inclinait sur la droite, son nez pointant vers le bas. Et moins de dix secondes plus tard, il heurtait le sol et la tribune présidentielle. Il n'avait même pas semblé ralentir ou tenté de dévier sa trajectoire. Je fermai les yeux pour éviter de subir à nouveau la violence de l'explosion. Je n'aurais pu supporter de la revoir.

Je passai les minutes suivantes totalement abattue, incapable de bouger. Le monde s'effondrait autour de moi. Et Charles ? Pourvu

que ce ne soit pas son appareil... Il était si fier de participer à la parade ! Pour l'honneur de la famille, disait-il.

Je pensai à ma mère. Je ne pouvais la laisser. Je lui avais promis de la rejoindre. Je fis l'effort de me lever. Mes jambes étaient en coton, je dus me tenir pour ne pas tomber. Cette sensation n'avait rien à voir avec la fébrilité qu'il m'arrivait de ressentir avant une compétition importante. Ce n'était pas non plus la fatigue après un entraînement particulièrement éprouvant. Je me sentais lourde, la tête dans un bloc de béton. Il n'était pas dans mon caractère d'accepter les épreuves sans combattre. Je devais faire front.